

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,
W. HURDVEN, l'Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES

No. 46, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Rue des Pruniers, St. Noel.

CONDITIONS

Ce Journal se publie au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend avec le plus, celle du Jeudi en a 6. Les abonnements se font par mois, ou dix shillings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shillings par année. On n'envoie pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. GIGNAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MITTE, Basse-Ville.

AGENTS

Montréal. — Chez M. IGNACE BOUCHER, Rue St. Thérèse, ou l'on reçoit des souscriptions.

Trois-Rivières. — Chez M. OUVIER, Bureau, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vis où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3.

Québec, 31 Janvier, 1842.

No. 90.

MÉLANGES.

UNE MALÉDICTION.

Le général baron Brivand habitait, seul avec sa fille Ondine, une jolie maison aux Batignolles, et presque aux portes de Paris. Le général était un homme parfait enjoué avec ses amis, affectueux et simple avec tout le monde, il s'était créé une heureuse existence; se servant noblement d'une fort belle fortune, obligeant de sa bourse les malheureux, et de ses conseils les imprudens. Sa maison était le rendez-vous des hommes les plus honorables. On trouvait dans ces réunions tous les charmes d'une spirituelle causerie; jamais de discussions après, jamais de ces luttes polies, si fréquentes dans la société, d'où vaincus sortent toujours également blessés et meurtris. Le général joignait aux qualités qui le faisaient rechercher avec empressement une probité sévère, une fidélité scrupuleuse à sa parole, et une délicatesse de sentimens rare chez les hommes de notre époque.

En dehors de tous ces motifs, qui faisaient aimer la maison du général, il y en avait un autre bien puissant qui devait y attirer les jeunes gens et même les vieillards, c'était Ondine, enfant unique et adorée de son père, jeune fille de dix-sept ans, belle

comme une madone, riieuse et insouciance comme on l'est en sortant de pension, mais aimante, passionnée même comme les ardentes filles du midi, car elle était née en Italie pendant les guerres de l'empire. Bonne, caressante et gracieusement familière avec les vieillards, elle réchauffait leurs cœurs glacés par l'âge, comme un rayon du soleil réchauffe et ranime le vieil arbre qui commence à se dépouiller de ses feuilles. Spirituelle sans prétention, réservée sans raideur et sans pruderie, ravissante de coquetterie naïve, elle faisait rêver les jeunes visiteurs de son père, et plus d'un regard, expressif et tendre, s'était arrêté sur elle, sans qu'elle le comprit.

Le général adorait sa fille, mais effrayée de la responsabilité qui pesait sur lui, en restant seul chargé de son bonheur à venir, il se tenait, gardien attentif, dans une continuelle observation, veillant sur son trésor avec une anxiété toujours croissante; malheureusement il n'avait point l'art de cacher ses inquiétudes; sa surveillance était sévère sans doute; elle blessait et éloignait la confiance. Ondine avait peur de son père, peur ! quel triste mot ! Lorsqu'une jeune fille approche de l'abîme, il faut que ce soit l'amour qui la sauve; la crainte ne peut rien. Les femmes aiment à braver le danger; à défaut de force morale, et plus le pas à franchir est effrayant, plus la passion les domine et les encourage à briser l'obstacle. Elles grandissent dans la lutte. Il leur semble que l'immensité du sacrifice, par cela seul qu'il est complet, absolu, suffit pour les absoudre et donner une excuse à leur faute.

Le général n'avait pas compris cela, lui, vieux soldat de la république et de l'empire, lui qui n'avait plus rien à faire pour sa propre gloire, il ne s'occupait plus que de celle de sa fille. Il ne songea pas à la prévenir contre la séduction; il crut qu'il lui suffisait de veiller à ce qu'elle ne l'approchât pas. Ce n'était pas assez, et il devait en faire la terrible épreuve.

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient la maison du général, il en était un à qui il avait témoigné d'abord une vive affection; c'était Victor Cérusy, le fils d'un de ces anciens frères d'armes, mort dans ses bras, sur le champ de bataille. Le souvenir de l'amitié du père avait merveilleusement servi au fils. Le général avait vu avec plaisir l'amour naissant de Victor pour Ondine, et la présérence marquée que lui accordait la jeune fille. Mais, malheureusement pour le jeune homme, son œil exercé n'avait pu se tromper longtemps. Il n'avait point tardé à voir que Victor n'avait point hérité des vertus de son père; il sut qu'il avait dissipé la fortune qui lui venait de sa mère, et que l'héritage paternel était déjà aux deux tiers altéré. C'était plus qu'il n'en fallait pour que le général rejetât loin de lui la pensée d'en faire son gendre. Le temps ne fit qu'accroître son antipathie, et le jour où le jeune homme, se croyant sûr d'être accueilli favorablement, vint lui demander la main d'Ondine, il lui répondit par un refus et lui interdit sa maison. Plus ambitieux qu'amoureux, Victor Cérusy s'éloigna, la rage dans le cœur, et jura d'arriver, n'importe par quels moyens, au but qu'il avait visé.

Le général dédaigna d'instruire Ondine de la demande de Victor, et des motifs qui l'avaient fait rompre toutes relations avec lui. Il ne crut pas l'amour de la jeune fille assez fort et assez entré dans son cœur pour qu'il fut nécessaire de le combattre et de le vaincre. Il pensa qu'en cessant de le voir, elle cesserait de l'aimer. Il s'était trompé.

Les deux jeunes gens, qui ne pouvaient plus se rencontrer, s'écrivirent. Victor demanda un rendez-vous, Ondine le refusa. Il pria, supplia, menaça de se tuer.... elle l'accorda. Elle l'aimait, et elle accusait son père d'injustice et de caprice sans motif raisonnable en apparence, il détruisait les rêves de sa vie et son bonheur était éloquent, habile; Ondine aimait, elle succomba.

Le bonheur qu'il faut cacher et dont on doit rougir s'éteint vite dans les larmes. La femme qui a failli ne peut dérober sa faute qu'à l'œil de l'indifférent; tout la révèle, sa démarche, son regard, le son de sa voix; tout la trahit devant l'observateur intéressé. Son front s'incline, ses yeux se baissent; un mot la fait rougir et trembler. Ses moindres mouvements sont empreints d'une timidité craintive, qui dit assez que l'ange est tombé; que c'en est fait de sa joyeuse insouciance, de sa

candeur de jeune fille ; que l'enfant, naïve et pure n'est plus qu'une femme coupable, une fleur épanouie et à demi flétrie par le vent des tempêtes.

Tout cela fut pensé par le général. L'œil du père ne pouvait se tromper : il trouva sa fille trop douce et trop craintive devant lui pour ne pas deviner le motif de cette soumission muette. Sa colère fut terrible, son cœur fut déchiré, il se tut pourtant : il attendait une preuve... une preuve ! en avait-il besoin ? Sa douleur était trop profonde, pour ne pas avoir rencontré juste dans toutes ses suppositions.

Un soir, à minuit, Ondine était assise près de sa cheminée, la tête inclinée et les mains jointes sur les genoux. Victor se promenait à grands pas et paraissait fort agité.

— Encore une fois, Ondine, dit-il, il faut en finir. Nous ne pouvons vivre ainsi il faut vous jeter aux pieds de votre père et lui tout avouer.

— Victor ! dit la jeune fille, dont les joues étaient couvertes de larmes, Victor ! ne me demandez pas ce qui est au-dessus de mes forces ! j'en mourrais.

— Vous n'en mourrez point, Ondine. Ce sont là des mots, rien de plus ; quant à moi, je n'y tiens plus : je suis las de tout ce mystère ; vous m'appartenez et votre père ne peut plus refuser ce mariage.

— Plus bas, plus bas, Victor ! balbutia Ondine d'une voix tremblante.

— Mais à quoi pensez-vous donc ? reprit le jeune homme avec plus de véhémence, Quel avenir voulez-vous donc me faire ? si vous m'aimez, hésiteriez-vous qu'avec vous fait de tout ce courage que vous aviez autrefois, en me jurant de tout braver pour moi ?

— Ce que je vous disais alors, Victor, je vous le dirais encore aujourd'hui. Je braverais toutes les souffrances la misère, le malheur, tout ! excepté la colère de mon père.

— Soit, comme vous voudrez, mais si vous vous obstinez à ne pas parler, je pars, vous ne me reverrez jamais...

— Oh ! taisez-vous ; mon père va vous entendre.

— Que m'importe ?

— Mais il me tuera.

— Vous êtes folle ! croyez-vous donc que votre père penserait se déshonorer en me nommant son gendre, à ce point qu'il préférât vous tuer plutôt que de consentir à ce mariage. Cette supposition est flatteuse pour moi.

— Victor !

— Demain, vous parlerez ou je pars.

En ce moment la porte, poussée avec violence, s'ouvrit, et le général pâle comme un spectre, s'arrêta sur le seuil.

Ondine poussa un cri terrible et vint tomber à ses genoux. Le général ne fit pas un mouvement. Il arrêta un long regard sur Victor qui restait debout, impassible au milieu de la chambre ; puis il le ramena sur sa malheureuse fille tombée mourante à ses pieds. Il étendit la main et dit d'une voix lente :

— Ne craignez rien, je vous méprise trop pour vous tuer... mais je vous maudis tous deux !

— Ah !... mon père ! mon père !... Grâce ! au nom de Dieu, grâce ! !

— Oui, je te maudis, toi que ta mère a élevée pour être pure et qui l'est souillée !... Je le maudis, lui, l'infâme, qui n'a pas craint d'apporter la honte et le déshonneur sous le toit du vieil ami de son père !... Que Dieu entende la malédiction que je laisse tomber sur vos têtes !...

— Oh ! la mort ! la mort, mon père, plutôt que ces horribles paroles !...

— Monsieur... par pitié pour elle...

Au son de cette voix, le général tressaillit, et une effrayante colère fit étinceler son regard :

— Sors, misérable, sors, ou je ne répondrais pas de ta vie !...

Victor allait obéir, n'osant lutter contre ce premier mouvement de colère ; mais le général l'arrêta presque aussitôt par un brusque mouvement.

(La suite au prochain numéro.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 31 JANVIER, 1842.

LES ANS SE SUIVENT, MAIS NE SE RESSEMBLENT PAS;

Et ce n'est pas dommage.

Dans notre dernier numéro nous avons signalé ceux des faits de notre histoire qui nous ont le plus frappé, c'est-à-dire qui ont le plus frappé (lisez : *bâloonné*) le pays durant l'année que nous venons justement de quitter ; aujourd'hui nous allons passer en revue, comme nous l'avons promis, les événements qui ont eu l'audace de survenir avant que nous ayons pu mêler notre grain de sel à la sauce générale. Il semblerait, à voir les choses d'ici-bas, que l'absence du Fantasque saune la clé des champs à tous ceux qui paraissent sur la scène du monde pour y jouer un rôle ridicule ; dès qu'il reparaît, la plupart d'entr'eux rentrent dans leur tanière, ravalant en silence leur honte et leur dépit. Néanmoins, bons lecteurs, ne désespérez pas ; il en reste encore assez pour notre consommation ; le Fantasque espère encore vivre et s'engraisser à leurs dépens ; il a bon appétit, le gaillard ; espérons que la nourriture ne lui manquera pas. Voyons.

D'abord, monsieur Bagot le diplomate qui est parti cinq ou six fois pour le Canada a enfin pu commencer l'année par arriver aux États-Unis où on lui a fait une véritable réception diplomatique ; on l'a fêté, on l'a promené, on l'a régala tandis qu'au fond les braves américains eussent voulu de bon cœur le gourdonner et l'emplumer de leur mieux en sa qualité de représentant de Sa Majesté Britannique sur leurs..... nous voulons dire sur *ses* possessions de l'Amérique septentrionale ; mais nous croyons le royal personnage trop bien ferré sur le chapitre de la rouerie pour se laisser apigeonner à ces dehors mielleux. Ces filous d'Américains profitent de toutes les occasions qui se présentent de donner la bienvenue à leurs frères anglais qui leur ont ligué toutes les vertus qui les distinguent. On en parle furieusement par le monde dans le moment actuel. Ceux qui sont assez heureux pour avoir beaucoup d'argent à perdre avec les américains ouvrent des yeux pleins de stupeur sur les débats du congrès. On craint beaucoup que les citoyens des États Unis ne se mettent en tête de payer leurs dettes aux anglais en bons coups de canons. Pour le coup l'Angleterre n'aurait rien encore à dire à cela car c'est un rôle qu'elle leur a montré, à ces dignes enfants. Tout ce qui lui resterait à faire ce serait de leur rendre paternellement le change de leur monnaie. Et c'est aussi ce qu'elle ferait ; nous n'en doutons nullement.

Mais voilà Mr. Bagot qui fait son jeu sans s'en douter ; à peine parlons-nous de lui que nous nous trouvons malgré nous hors de notre chemin. En le citant nous sommes tombé involontairement sur les américains ; c'est aller vraiment du coq à l'âne, ou peut-être *vice versa*. N'importe, revenons à nos moutons, c'est-à-dire au renard qui voudrait manger nos moutons. Notre gouverneur-général a enfin mis le pied sur le sol, ou plutôt sur la neige canadienne ; les journaux nous ont appris qu'une foule de près de deux cents personnes traînées par pres-

qu'autant de chevaux s'est portée à sa rencontre pour le féliciter de son heureuse traversée. Cette foule, comme on peut bien se le figurer était composé de cinquante élus aux nouvelles places, de quatre-vingt-dix-neuf aspirants à celles qui ne sont pas encore données, de quarante-huit propriétaires de Kingston tout tremblants pour leurs loyers et enfin de trois loyaux sujets; c'est tout ce que la capitale des Canadas peut fournir de fidèles en tems de prospérité; par exemple si le siège du gouvernement était changé, le nombre en diminuerait considérablement. On ne dit pas ce que les beaux parleurs de la troupe ont dit à son Excellence pour la charmer et lui faire trouver agréable le séjour de la ville; mais nous supposons naturellement que les aspirants ont souri de leur sourire le plus ineffable; que les heureux ont fait trois saluts bien humbles, puis se sont redressés pour prendre une attitude noblement officielle en fronçant le sourcil afin de se donner l'air de penser à quelque chose; les trois loyaux sujets ont hurlé hurra! hurra! et enfin les cinquante propriétaires, ne pouvant contenir leur impatience, ont demandé tout crûment à Mr. Bagot s'il pensait rester à Kingston. Question à laquelle maître renard a répondu qu'il ne pouvait répondre. Pas mal commencé.

Les gens de Montréal sont sur les épines: ils ne savent comment s'y prendre pour attirer chez eux le petit souverain. Toute la ville s'est cogné au front pour trouver une idée. A la fin on a résolu à l'unanimité de profiter de l'occasion c'est-à-dire du prétexte de la naissance du prince de Galles pour faire un gala formidable auquel on doit inviter le représentant royal. On se propose de le bourrer de bœuf cru pour l'emporter par le point d'honneur national, de le gorger de sucreries afin de le prendre par la douceur, de l'entraîner à la danse, au galop, à la valse pour lui faire tourner la tête, et enfin d'achever de l'éblouir par une illumination après laquelle le soleil n'osera plus reparaître sur l'horizon. Heureusement que monsieur le diplomate en a bien vu d'autres. C'est ce qui nous rassure, nous pauvres, Québécois, qui nous morfondons sur l'aride rocher où nous faisons pénitence pour les péchés des autres.

Pour ceux qui visent plus haut qu'à une simple question d'écus actuellement en poche ou en perspective, (le nombre à la vérité n'en est pas grand) l'arrivée du nouveau gouverneur-général est un événement d'un intérêt plus attachant. Sous le point de vue politique il n'est pas permis d'émettre encore un jugement ni même une espérance. Depuis si long-tems le destin et les hommes ont tellement renversé les prévisions les mieux calculées que nous ne perdrons pas notre tems ni notre encre à en tracer de nouvelles. Nous laisserons cette tâche à nos savants et sérieux confrères qui ont peut-être plus d'encre et de tems que nous à gaspiller en billevesées. La seule recommandation que nous prendrons la liberté de faire à notre ami le peuple, c'est de se tenir bien éveillé sur ce qu'on lui prépare; de guetter ses représentants pour le moins autant que ses gouvernans; car un mauvais chat, sans penser à mal, s'amuse quelquefois avec les souris qui rongent le blé de son maître sans faire semblant de rien. Attendons pour applaudir ou pour blâmer Mr. Bagot qu'il ait fait quelque chose, mal ou bien; mais n'attendons pas pour songer à notre salut qu'il nous ait mis la pierre au cou et jetés à la rivière; ce serait un peu tard; cependant soyons sûrs que si son intention est de l'essayer il ne nous en donnera pas avis. Tâchons donc de le déviler et dès qu'il criera: Tue, crions vite: Assomme. Si par exemple on le voyait essayer de tirer son gant, prenons-lui vite la main: *How do you do? Glad to see you, very well thank you.* En un mot: A fripon fripon et demi.

Maintenant passons à d'autres jeux.

Le prince de Galles, Dieu voulu avoir son âme si par hasard il est mort, a servi de prétexte à toutes sortes d'extravagances que la charité a peut-être rachetées mais qu'elle aurait dû outre cela empêcher. Nous saurons bientôt ce que Montréal aura fait ; en attendant nous allons détailler les réjouissances de Québec pour nos lecteurs de la campagne qui ont eu le plaisir de n'y pas assister. Commençons par les plus petits divertissements ; nous passerons après cela aux plus minces.

La paroisse de la Pointe-Lévi, c'est-à-dire la portion britannique de la population, s'est divertie à sa façon ; le rapport annonce, comme principal haut fait de loyauté, qu'on s'est mis à table à cinq heures et qu'on a mangé toute la nuit ; dans le cours du repas on but des santés à la reine, à son mari, à la princesse royale, au prince de Galles et à mille autres individus de moindre importance ; on ne s'arrêta qu'aux marmitons qui avaient aidé à faire et goûté les fricots. Comme tous les sujets sont bons lorsqu'il s'agit de boire des verres de vin, il est probable que l'aurore trouva la grande majorité des convives endormis sous le poids de leur loyauté et couchés sous le champ de bataille. Nous avons oublié de parler d'un grand feu d'artifice et c'est fort mal, attendu que personne ne l'a vu ; nous avons néanmoins une bonne excuse pour n'en rien dire, car nous n'avons pas été plus heureux que le reste du monde.

A New-Liverpool la loyauté a englouti un bœuf tout vivant. C'est ce que le *Mercury* appelle un *truly noble entertainment*. Ça ne nous étonne pas ; mais nous ne pouvons nous empêcher de témoigner la plus grande terreur dès que nous apercevons quelque évènement propre à exciter l'enthousiasme de la nation anglaise. Nous tremblons pour le reste de l'univers ; nous appréhendons une disette de bétail. En effet, qu'un roi meure, on tire quelques coups de canons en signe de deuil ; mais la fumée n'en est pas encore dissipée qu'on s'apprête à fêter universellement son successeur ; or partout où il y a quelques anglais ce sont des troupeaux de bœufs qu'on égorge impitoyablement pour se réjouir. Une bataille, (perdue ou gagnée, on la fête toujours) procure encore, ainsi qu'à tous ses anniversaires les mêmes agréments ; à la naissance, au baptême d'un prince, à l'apparition de sa première dent, nouvelles boucheries. Et tout cela sans compter les innombrables banquets des élections, des corporations, des associations. En vérité nous pensons que si la nation anglaise a contribué pour sa part à l'avancement du genre humain, elle l'a plus que compensé par la destruction qu'elle a causée chez le genre animal.

Passons maintenant aux plaisirs que s'est donnés la vieille capitale du Canada qui nous a l'air, sans que nous veuillons le calomnier, de tomber dans l'enfance. Chacun sait que la discussion la plus chaude s'est élevée touchant la manière de fêter l'arrivée d'un petit être dans un monde de douleurs. Chacun sait aussi que le beau sexe a eu ses partisans lorsqu'il s'est agi de décider ce point d'une importance sans égale et chacun a pu savoir de plus que le bal a eu la préférence sur les autres divertissements ; nous ne nous permettrons pas de juger quel était le moyen le plus convenable de célébrer un évènement que nous regardons comme infiniment insignifiant. Le fait est que le bal a eu lieu et que la plupart de ceux qui allaient pour voir, s'y rendaient bien plus encore pour s'y montrer ; l'on nous a soufflé que beaucoup ont regretté leur argent ; c'est ce que nous ne dirons à personne afin de n'être pas taxé d'indiscrétion ou de jalousie. Bal, souscription pour les pauvres, tout cela était pour le mieux. Cependant cela n'a diverti que

peu de monde ; mais l'homme qui a le mieux compris un amusement public, celui qui a seul imaginé qu'il fallait pour une occasion aussi solennelle procurer au public un spectacle gratis dont il pût se souvenir longtemps, celui qui à défaut d'autre s'est sacrifié lui-même pour la grande récréation des badauds, celui enfin qui mérite la reconnaissance éternelle de la patrie, c'est ROBERT SYMES, ESQUIRE, mieux connu sous le sobriquet huron de Hotawatsi. Voyant qu'on ne pouvait trouver aucun mannequin de polichinelle pour amuser les gamins des faubourgs, il s'est dévoué à l'philarité publique ; vêtu à la façon indienne, le visage barbouillé de rouge et de noir, la tête surmontée d'une plume de coq d'inde, le bras armé d'un casse-tête il s'est mis à la tête des quelques imitations de sauvages du village de Lorette et a parcouru les rues de la ville comme pourrait le faire quelque matelot en goguette. En le voyant passer, un philosophe s'est écrié : Voyez un peu ce que c'est que l'homme lorsqu'il est inabécile.

Sur la glace, vis-à-vis de la ville on avait amassé quelques barils vides de goudron et d'huile, auxquels on mit le feu et on put voir à la légère lueur que répandait ce faible incendie, les pantins ci-dessus danser en chantant des airs sauvages qui n'étaient autres que des *rills* écossais et irlandais. N'importe.

On avait annoncé que l'artillerie travaillait depuis long-temps à un feu d'artifice qui devait être magnifique sur le programme du *Mercury* ; mais le public qui s'était porté en foule au lieu désigné trouva qu'on s'était moqué de lui ; à tout ce qu'on lui avait promis il ne vit que du feu... et encore très-peu de feu ; si peu de feu que c'est trop d'en parler. Les soleils brûlaient dans leur peau ou ne tournaient que par la grâce des spectateurs qui avaient la bonté de les pousser beaucoup du bout de leur canne. Les fusées volantes se traînaient péniblement à terre, chassées à coups de pieds par les polissons. Les chandelles romaines brûlaient par les deux bouts. On avait oublié de les moucher, aussi ne les voyait-on pas de dix pieds.

Le *Mercury* pour expliquer cette déconvenue l'attribua au mauvais tems : or il faisait le plus beau tems du monde ; nous croyons au contraire que tout fut charmant et que l'intention des officiers de l'artillerie étant de ne point mettre la ville en danger d'incendie ils ont donné un feu d'artifice d'un genre entièrement nouveau, inconnu jusqu'à ce jour..... un feu d'artifice invisible. Ils ont réussi à merveilles. Mais ils auraient bien dû mettre le *Mercury* dans le secret, afin qu'il puisse le dévoiler à ses lecteurs.

Le défaut de place nous empêche de continuer notre revue des événements remarquables de la nouvelle année, nous la continuerons dans notre prochaine feuille.

Au milieu des vicissitudes qui viennent parfois interrompre ou varier notre carrière éditoriale il est toujours consolant de voir que nos confrères de la plume d'oie n'ont pour nous, lorsque l'occasion s'en présente, que des paroles amicales et flatteuses. A notre réapparition nous les en remercions sincèrement, et cela une fois pour toutes ; car nous ne sommes pas d'une humeur fort sentimentale, quoi qu'ils en puissent dire ou penser. L'*Aurore des Canadas*, le *Canadien* ont bien voulu exprimer quelque regret de notre absence ; la *Gazette de Québec* a même poussé l'obligeance jusqu'à nous excuser, plus spirituellement que nous n'aurions pu le faire nous-même auprès d'un mauvais plaisant rustique qui met une grosse insulte à côté de longues flatteries dont nous le remercions du reste,

le pauvre garçon, car peut-être n'y entendait-il point malice; d'ailleurs, nous n'avons pas le plus petit grain de rancune. Il n'est cependant point de bonheur sans mélange et si la presse française du pays nous donne unanimement des marques directes d'amitié, nous avons par contre le chagrin de voir que le *Mercury* ne veut pas échanger avec nous. Nous ne savons d'où cela provient mais nous n'aurions jamais attendu pareille pécitesse de la part du plus gros des éditeurs; de l'éditeur-monstre; mais toujours est-il que nous sommes privés de la lecture du journal presque officiel et c'est véritablement une privation, car nul plus que celui-là ne nous procurait tant de matières à ridiculiser.

Les gens de Kingstan, veulent à toute force garder chez eux le gouvernement et les aubaines qui en dépendent. Afin de convaincre de persuader chacun de la supériorité de cette ville sur ses rivales un journal de l'endroit affirme que nulle autre dans les deux provinces ne possède autant de commodités. (*commodities*) Nous le croyons fichtre bien! Mais le naïf rédacteur a oublié de nous dire s'il y en a encore suffisamment pour tous les besoins. C'est ce que notre parlement décidera sans doute, bientôt. Espérons qu'après avoir mis le nez sur la chose, pesé, étudié la matière, il l'éclaircira et rendra bien vite son jugement, car il s'agit là d'affaires pressantes. On le sent.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE PHYSIQUE Mr. Jos. Cauchon de cette ville vient de faire paraître sous ce titre un ouvrage, que nous recommandons particulièrement à l'attention des instituteurs, comme l'un des plus utiles qu'ils puissent mettre entre les mains de leurs élèves, quelle que puisse être leur vocation future. L'auteur a su conserver les hautes théories tout en plaçant l'ensemble de la science ainsi que les faits principaux à la portée des intelligences les plus jeunes. De plus, cet ouvrage est, nous croyons, le plus complet et le mieux soigné, pour son prix qui soit sorti de la presse canadienne.

À VENDRE À CE BUREAU.—**LE REBELLE**, Histoire Canadienne par Mr. Le Baron Régis de Trobriand.—Prix: UN CHELIN.

AVIS:

POÈLES RUSSES.

Une compagnie des Poèles Russes est maintenant prête à recevoir des ordres pour l'érection de Poèles utiles et économiques. On peut en voir un échantillon tous les jours depuis 8 heures jusqu'à 5, aux chambres d'enca-de G. D. BALZARETTI, où les ordres seront reçus, ou à la manufacture, rue St. Vallier, No. 99.

JOS. SMOLENSKI.

Québec, 27 septembre 1841.

ATTENTION, MARCHANDISES À BAS PRIX!

Le soussigné a l'honneur d'informer le public et ses amis que se disposant à se retirer à la campagne très prochainement, il se propose de se défaire de ses effets de commerce aux prix les plus réduits; il a un assortiment considérable de marchandises nouvelles en tous genres, telles que, un superbe assortiment de rubans de satain figurés et unis, gros de Naples dit un choix riche de châles de satin, mouchoirs de crêpe, de gaze et de soie; gants de toutes grandeurs, couleurs et qualité, draps carreautes pour manteaux et autres; pelletteries de diverses espèces et une grande variété d'autres articles trop longs à énumérer.

MICHEL GRAVEL

No. 30, Rue St. Jean Vis-à-vis de Messrs Lauric et Cie